

ECRIRE POUR LES ENFANTS

Ancien directeur de la bibliothèque universitaire de Dakar, Théodore Ndok Ndiaye écrit pour les enfants. Ses livres Si j'étais... rêve d'enfant, Les deux royaumes de la rivière Quérifa, Le beau voyage de Biram à travers le Sénégal ont été publiés à partir de 1975 aux Nouvelles Editions Africaines du Sénégal. Dans une communication à l'occasion du Séminaire sur le Livre et l'Enfant organisé à l'Ecole des Bibliothécaires, Archivistes et Documentalistes (EBAD) de Dakar en 1984, il exprime pourquoi c'est un besoin, une conviction d'écrire pour les enfants...

Ecrire pour les enfants, c'est pour moi un acte de foi et une conviction; c'est ensuite un besoin; et c'est enfin un engagement et un parti-pris pour l'écrit. Voilà pour ce qui concerne les raisons qui me poussent à écrire pour les enfants. Je dirai le comment dans une seconde étape.

Ecrire pour les enfants est donc pour moi, une conviction et un acte de foi : j'ai, en effet, été amené à écrire, à la suite d'un cours que je donnais vers les années 1973, à l'EBAD, cours axé sur la psychologie de la lecture.

Il m'était alors apparu que lire était un acte de communication, et qu'en tant que tel, il concernait tout l'être, dans son physique, son sentir, son jugement. C'était comme une nourriture qui, prise et avalée, pouvait irriguer l'être et l'affecter dans son ventre, son foie, sa poitrine et son cerveau. Il m'était apparu que le lecteur en pleine évolution biologique et psychologique, traversé par un faisceau de besoins, de tendances, de désirs et plein de potentialités en ébullition, dans un environnement humain, social et économique, il m'était donc apparu que ce lecteur dans son expérience de communication, pouvait être plus affecté qu'un autre.

Or, pensais-je, l'enfant se caractérise par l'évolution et le passage à des stades de développement sensori-moteur, opératoire, formel. Il est, en outre, en quelque sorte un faisceau de désirs, de tendances, de besoins de toutes sortes.

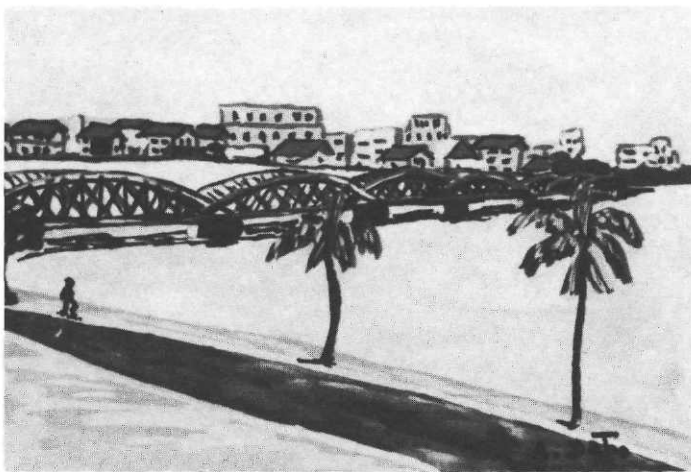
Il se confond, enfin, avec tout son milieu et son environnement.

Comment dès lors, ne pas privilégier cet enfant qui a tant besoin de communiquer! Et comme c'est un réceptacle, une nature frémissante toute de sensibilité, il fallait lui offrir de la nourriture et de l'eau pour vivre et grandir, de la bonne nourriture, de la bonne eau, une nourriture et de la fraîcheur qui ne l'aliènent pas. Je ne sais si mes livres font partie des bons; mais telle fut, telle est ma conviction et ma foi.

Encore une fois, l'enfant, être neuf, modelable à merci, qui tend à la vie son visage lumineux, recèle au fond de l'âme, une attente infinie. Etre de désirs, fragile et éphémère comme une rosée, l'enfant d'aujourd'hui est aussi espoir de demain. De quelle nourriture alimente-t-on sa croissance? Ecoutez cette interpellation d'un pédagogue : "Donnez-moi votre enfant à sa naissance, je vous le rendrai à trois ans, vous ne le changerez plus". Quelle responsabilité! Avec quelle nourriture alimente-t-on sa croissance?

Ecrire pour les enfants, c'est aussi, pour moi, un besoin. Un besoin de l'enfant que je fus et que je suis. Enfant, je le fus, dans une île aux coquillages, entourée de palétuviers, aux confluent de bras de mer, et où le bruit de ces coquillages se mêle à celui des vagues et des oiseaux marins. Enfant, je le fus aussi au milieu des broussailles et des troupeaux. Je fus, même éphémère, berger. J'ai appris, enfant, à marcher à trois heures, quatre heures du matin, au milieu des nains et des arbres qui s'étirent devant vous, jusqu'à toucher le ciel. J'ai appris à nommer et à vivre avec les panghols (1), ceux qui vous empêchent de traverser la route, ceux qui vous prennent toute votre prise de poissons quand vous retirez de l'eau votre filet rempli. Je fus initié et sus ce qu'est la renaissance, après avoir été avalé par le grand animal mythique (2). Je fus, moi aussi, nourri de contes, de symboles, de connaissances pratiques, au milieu de la brousse et en plein village.

Cette ambiance, cette enfance se sont sédimentées en moi et constituent une richesse intérieure qui me donne envie de dire, de raconter, d'écrire, comme elle me donne envie de chanter. J'ai, en effet, besoin de dire, d'écrire ce vécu de l'enfant que je fus, ce vécu n'étant parfois qu'une ambiance, une sorte de richesse, de bouillonnement qui ne



s'est pas assez exprimé dans mon enfance, parce que l'on ne m'a peut-être pas appris à exprimer ces richesses.

L'enfant africain est peut-être, dans ce milieu familial chaleureux où il baigne, cet enfant est peut-être très seul : je veux dire solitaire, pas assez libéré; il est peut-être trop comprimé. J'ai parfois besoin de dire mon enfance, je veux dire, communiquer, exprimer comme l'enfant.

J'ai également besoin d'exprimer l'enfant que je suis; car je pense qu'en chaque adulte, sommeille un enfant. Tout comme l'enfant, l'adulte a besoin de temps en temps de sauter en criant, de chanter à haute voix : il a besoin de vivre des "enfantillages", il a besoin de rêver, il a besoin de mythes. Nous avons tous besoin d'irrationnel. Quand j'écris pour les enfants, j'écris tout simplement pour moi qui suis, d'une certaine façon, enfant.

Ecrire pour les enfants, c'est, enfin un engagement, un parti-pris pour les choses écrites, pour l'écrit. Je fais partie de ceux qui pensent que le livre est un grand moyen de développement économique, social et culturel. Je fais partie de ceux qui pensent que, par son pouvoir de briser l'espace-temps, il permet de connaître son pays et ses hommes, les autres pays, le monde, les ancêtres. Il permet, c'est ma conviction, de développer l'esprit analytique et synthétique et donc la création. Face au développement de l'audio-visuel -les films, la télévision- il me paraît important de défendre l'écrit et de le développer dans son pays. Je pense aussi que l'Africain peut gagner à être, de temps en temps, dans une situation de communication solitaire.

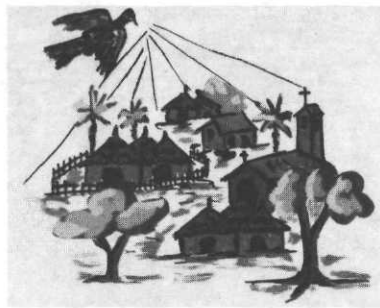
Je ne sais plus qui comparait les livres à des jardins où l'on peut, chaque fois qu'on en a envie, aller se promener, pour cueillir un fleur, un fruit, pour déterrer des racines, pour marcher tout simplement, pour pleurer seul, pour s'entendre expliquer ce qu'on ignore, ce qu'on refuse de vous dire. J'écris pour les enfants afin qu'ils aient de quoi lire, pour qu'ils prennent l'habitude de fréquenter la chose écrite, pour qu'ils puissent connaître les autres petits enfants du monde, pour qu'ils connaissent ce que les autres enfants disent, pensent, pour entendre aussi, ce qu'ils voudraient entendre et qu'on ne leur dit pas : que le sexe humain, c'est comme l'arbre de vie et l'oasis du désert, par exemple; que les parents peuvent être, parfois comme des tyrans ou de mauvais élèves sans imagination. Bref, j'écris, parce que je pense que l'Afrique orale souffre un peu de cette oralité, et qu'elle a besoin de l'écrit.

Voilà donc les raisons qui m'ont poussé à écrire : je crois qu'il faut écrire pour faire passer des messages, parce que l'enfant qui a appris à lire, peut aimer lire et qu'il ne convient pas de lui faire lire n'importe quoi. J'ai besoin d'écrire, parce que j'ai besoin de communiquer et de dire; je pense que l'écrit est une chose importante, qui capte les sens, l'esprit et l'âme, et qu'il faut le développer. Dans mes livres d'enfants, j'ai voulu faire tout cela, j'essaie de le faire du moins.

Comment j'écris? D'abord, j'avance une thèse qui est mienne : que, par exemple, l'enfant a besoin de rêver et il

rêve : j'ai alors écrit *Si j'étais... rêve d'enfant*.

Les enfants du Sénégal doivent apprendre à connaître leur pays, toutes les régions de leur pays, pour que la nation se crée et se développe; j'ai donc écrit *Le beau voyage de Biram à travers le Sénégal*.



Nos enfants doivent savoir, que certaines "naïvetés" qu'on leur prête, qu'on prête aux nègres, la danse, "leur paresse", leurs bavardages, leur conception du monde et des choses peuvent être des valeurs : j'ai écrit *Les deux royaumes de la Rivière Quérifa*.

Comment j'écris? J' "accouche" mes idées et mon inspiration, puis je teste auprès de mes enfants, à qui je raconte mon livre. Cela me permet de rectifier un peu.

Ensuite, je me plonge sur le vocabulaire et le style que j'essaie d'adapter à l'enfant. Je m'efforce de traduire l'environnement culturel et j'essaie de le faire paraître, en demandant parfois à l'illustrateur de m'appuyer. Dans *Si j'étais...* vous retrouvez le rêve, mais ce rêve capte des réalités locales -ma maison, l'église avec une croix-, capte des pirogues, des boubous, des éléphants de Niokolo-Koba, le marché Sandaga. Dans *Le beau voyage de Biram*, c'est plus net, et vous voyez l'environnement quotidien de chaque région du Sénégal.

Quand j'écris, j'étais d'abord mon inspiration sur du papier puis je garde mon texte, que je reprends plusieurs fois jusqu'au point final qui n'est, en fait, qu'un point de suspension. Telle est mon expérience d'écrivain pour enfants.

Théodore Ndok Ndiaye, 1984

(1) Chez les sereer, génies, esprits des ancêtres.

(2) Dans l'initiation sérère, l'initié à la fin de sa formation est avalé par un animal mythique, puis rejeté dehors.

